Document generated on 06/30/2025 2:57 a.m.

Brèves littéraires

À cris perdus

Monique Joachim

Number 83, 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/64420ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Joachim, M. (2011). À cris perdus. *Brèves littéraires*, (83), 29–31.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Monique Joachim

À cris perdus

1

Je t'appelle à grands cris
et ma voix s'envole
comme le son du shofar
dans le désert de la nuit
Sous le sceau sacré de ton nom
le vide s'agite autour de moi
Les rides majestueuses du sable
m'habillent d'un long manteau
et j'attends bien au chaud
la fin moirée de ton absence

2

Je courtise le zéphyr
qui porte au plus noble de son souffle
le néant de toi ma compagne perdue
Il voile vogue vague l'amène vent
sans le moindre bruit
Il frôle mon oreille
sur la pointe des pieds
enlace mon cœur
d'une errance diaphane

L'abandon où tu me laisses
dans sa geôle de songes
Le trait de mon doigt sur la brise
Entre eux
Une étreinte de satin
Un bruissement d'encre vive

3

Veille encore un peu
dans l'antichambre sans visage
Reste
reste bien où tu es
Ne t'amène pas encore
chez moi
J'aimerais pour te recevoir
que mon cœur
ne soit plus
qu'un puits assoiffé
et que mon âme
ait la couleur de la pluie

4

Lorsque naguère je te sentais près de moi
une montagne semblait soulever ma maison
Le matin je disais au soleil « Allez debout »
et mes jours perçaient l'horizon
Du septième toit de l'univers
tu emprisonnes maintenant l'aurore dans tes bras
Noir noir est-ce chez moi
Il y a dans l'obscurité où tu me maintiens
une immensité de présence
l'immensité d'une présence qui se nomme chagrin
Tu secoues à mon intention le rideau de pénombre
Un rayon pastel surgit puis un autre puis un autre
que tu déposes entre mes doigts
Ce faisceau demi-jour rappelle à l'ordre ma main
Mon cahier en oublie ses mélopées

5

Poésie
souventes fois je te parle tout bas
et ma voix ténue s'élance comme un psaume
dans la vacuité de la nuit
J'entends mon appel se heurter
au mur draconien de l'au-delà
J'attends
J'espère le rebondissement
le miracle de l'écho sur l'insensible citadelle
Prodige
De l'étrange voyage
au royaume de l'éternel sans-oubli
c'est mon nom
qui ennobli par ta lointaine tendresse
revient